

Professeur YVES GOLVAN (1928-2008) *In memoriam*



Le professeur Yves Golvan est décédé à l'âge de 80 ans, après une carrière originale et féconde, toute entière consacrée à la Parasitologie, et qu'il résumait volontiers en trois mots : "*clinicien par hérédité, naturaliste par vocation et enseignant par goût*".

Inspiré par un père vétérinaire, il s'inscrit à la Faculté de Médecine (thèse : Paris, 1947), puis à la Faculté des Sciences (licence : Paris, 1956). Au titre d'externe des hôpitaux, il fréquente assidûment les services de Henri Mondor et de Paul Chevalier. À cette même époque, il entre au laboratoire de Parasitologie de la Faculté de Médecine de Paris, créé par Émile Brumpt. Il y côtoie d'éminentes personnalités du monde scientifique, tels Robert Dollfus et Alain Chabaud, qui vont marquer profondément sa carrière. Sous leur amicale influence, il engage des recherches sur les Acanthocéphales, domaine dans lequel son sens de l'observation et ses talents graphiques le hissent rapidement au niveau international. Il est alors nommé Assistant (1957). Quelques années plus tard, il séjourne à l'Institut Pasteur de Téhéran, où il se consacre à l'étude de la circulation de la peste enzootique dans les foyers du Kurdistan iranien. À son retour en France, il passe l'agrégation

et installe le laboratoire de Parasitologie de l'hôpital Tenon, initiant ainsi le mouvement d'intégration hospitalière. De même, en 1962, il fait partie des fondateurs du premier CHU parisien, Saint-Antoine, où il effectue le reste de sa carrière.

Ce faisant, Yves Golvan n'en reste pas moins un "naturaliste de base". Certains d'entre nous ont eu l'honneur de travailler à ses côtés, à l'occasion de missions d'"écologie parasitaire", tant en France qu'à l'étranger. De ces contacts, ils ont toujours gardé une vive admiration pour le systématiste et pour l'homme de terrain. À ces occasions, il se montrait d'une rare convivialité, animant les réunions et les "sorties" de remarques pertinentes, volontiers accompagnées de boutades ! Il attirait ainsi nombre de jeunes chercheurs, tant français qu'étrangers, fascinés par l'ampleur et l'originalité de ses connaissances. Communicateur exceptionnel, il subjuguait les amphithéâtres par la richesse de son vocabulaire et la sonorité de son phrasé. Son style écrit ne le cédait en rien. On en mesure la qualité dans ses nombreux articles scientifiques et ses traités didactiques, dont plusieurs sont devenus des classiques de la Parasitologie. C'était aussi par l'iconographie qu'il aimait transmettre son message. Il dessinait à la chambre claire, d'un trait alerte et sans retouche, à la manière de Camille Desportes. Pour nombre d'entre nous, beaucoup de "figures illustratives" d'Yves Golvan sont restés des modèles de rigueur et d'esthétisme.

Cependant, c'était lors des missions *in natura* qu'il exprimait au mieux son tempérament de naturaliste total. Au cours des prospections, son esprit, toujours en éveil, lui permettait de dépister les moindres changements dans la structure d'un paysage et d'un écosystème. Il s'agissait de différences souvent subtiles, mais

qu'il transformait volontiers en indicateurs épidémiologiques pertinents. Ses propositions étaient alors ponctuées d'explosions jubilatoires que certains d'entre nous ont bien connues. Au surplus, au soir d'une rude équipée, il s'astreignait à disséquer ses récoltes, jusque tard dans la nuit..., à la lumière d'une maigre lampe de bivouac ! Et les résultats étaient toujours surprenants. Ainsi, dans la grotte de Pouade, aux environs de Banuyls-sur-Mer, l'étude d'un échantillon de Chauve-souris lui permettait de découvrir un Nématode nouveau pour la science : *Riouxgolvania rhinolphi* Bain et Chabaud, 1968 (n.gen. n.sp.). Oui ! Golvan fut, sans réserve, l'un des plus brillants parasitologues-naturalistes français de la fin du XX^{ème} siècle.

Au demeurant, pour traduire concrètement le tempérament de notre collègue, nous ne saurions mieux faire que d'évoquer brièvement trois sujets de recherches éco-épidémiologiques, menées en collaboration avec certains d'entre nous, au cours des années 1960-80 : 1 - l'écologie des Mériens, réservoirs de la peste au Kurdistan ; 2 - l'écologie des Leishmanioses dans le Midi méditerranéen ; 3 - l'approche éco-systémique du foyer guadeloupéen de Schistosomose intestinale.

1 - En 1960, Yves Golvan était détaché depuis deux ans à l'Institut Pasteur de Téhéran : sous les directions de Marcel Balthazard et de Francis Petter, il avait entrepris l'étude des Mériens (Gerbillidae), réservoirs de la peste enzootique au Kurdistan iranien. L'un d'entre nous le rejoignait à cette occasion. Installée dans une modeste bourgade des hauts plateaux du Zagros, de la fonte des neiges aux premiers flocons (sept mois environ), l'équipe quadrillait le "foyer pestueux", munie de photographies aériennes (1/5000), de sondes pédologiques et de pièges à Rongeurs.

Les terriers dépistés faisaient l'objet d'un piégeage de 48 heures. Les captures étaient identifiées sur place (quatre espèces de *Meriones* présentes dans le site) et leurs Puces prélevées aux fins de détermination et de mise en culture. Par ailleurs, l'ouverture des "greniers de stockage" permettait de préciser le régime alimentaire de chaque espèce et de le rapporter à la végétation environnante (céréales, adventices, jachères). Ces données étaient complétées par des relevés pédologiques et botaniques. Au terme de cette enquête, les caractéristiques géomorphologiques et phytosociologiques des terriers et les modalités trophiques de leurs occupants étaient établies. L'un d'eux, sensible au bacille pesteux (*M. vinogradovi*), était surtout présent dans les "blés en sec" qu'il parvenait à coloniser massivement en périodes d'explosion démographique. Toutefois, les semences engrangées provenaient d'adventices messicoles de l'année et non de blés proprement dits. La deuxième espèce (*M. persicus*) occupait les terrains de parcours, volontiers pierreux, mais ses populations se densifiaient au contact des blés dont elles stockaient les graines. La troisième (*M. libycus*) était localisée aux bas-fonds sableux et salés. La quatrième (*M. tristrami*), rare et solitaire, utilisait volontiers les terriers des autres espèces. Au terme de l'enquête, une "cartographie phyto-écologique" des Mérions était établie (1/10000^{ème}). Elle permettait de réaliser *a posteriori* une série de "transects de piégeage" où chaque terrier, occupé ou vacant, faisait l'objet d'un prélèvement de graines. Pour *M. vinogradovi*, le spectre systématique des adventices de l'année était différent de celui des jachères de un et deux ans. *In fine*, l'interprétation de ces observations conduisait à l'hypothèse suivante : les flambées épizootiques, dont le point de départ pouvait être d'anciens terriers contaminés (conservation de l'agent pathogène dans le sol des galeries, les carcasses de Mérions ou les puces en diapause), se déclenchaient à l'occasion des pullulations de *M. vinogradovi*, espèce sensible au bacille de Yersin. Un "front pesteux" se constituait alors,

progressant à bas bruit dans les cultures céréalières, jusqu'à atteindre un village et contaminer l'Homme. Convaincu de la véracité d'un tel processus, Yves Golvan s'en était fait le prosélyte. Son charisme agissant, il convainquait aisément ses interlocuteurs, fascinés tout autant par l'originalité de l'approche méthodologique que par la qualité des résultats obtenus.

2 - Fort du succès de la mission kurde, le même tandem entreprenait, quelques mois plus tard, une enquête Inserm sur les Leishmanioses des Cévennes. Avec son enthousiasme habituel, Yves Golvan participait au lancement du projet. Ce faisant, la valeur heuristique de l'"approche écologique" se voyait confirmée une nouvelle fois. Un article, au titre prémonitoire, concrétisait les premiers travaux : *Les Leishmanioses humaines en France, maladies d'avenir* (1965). On connaît la suite. Quelques années plus tard, une robuste "monographie" voyait le jour, très appréciée par P.C. Garnham et ses élèves. Dès cet instant, et durant plusieurs décennies, l'équipe montpelliéraine, alors associée au CNRS, exportait son savoir-faire dans différents foyers leishmaniens du pourtour méditerranéen, du Maroc au Moyen-Orient. L'identification isoenzymatique des isolats, suivie du positionnement taxonomique des zymodèmes (phénétique, cladistique), permettait d'installer une Banque internationale des *Leishmania* dont le développement n'a cessé depuis.

3) Au début des années 1970, la Délégation générale à la recherche scientifique et technique (DGRST) engageait une opération sur la schistosomose intestinale en Guadeloupe. Il s'agissait de cartographier les zones d'infestation active et de les analyser en termes de "facteurs de risque". Il était demandé de proposer *in fine* une stratégie de contrôle de la maladie, basée sur l'intégration de plusieurs techniques de lutte. Une nouvelle fois, l'opération devait s'appuyer sur les concepts et les méthodes de l'éco-épidémiologie. L'esprit du projet convenait parfaitement au

naturaliste Yves Golvan. Toujours avec l'équipe montpelliéraine, il mettait en place une structure pluridisciplinaire adéquate. En faisaient partie plusieurs parasitologistes du Muséum national d'histoire naturelle, des Écoles vétérinaires, des Universités de Paris, Montpellier et Perpignan, de l'Inra, du CNRS, de l'EHE et de l'Inserm. Dès le début, la Direction départementale de l'action sanitaire et sociale (DDASS) de la Guadeloupe était associée au projet. Au terme d'une étude préliminaire, les bassins versants de Basse-Terre et les mangroves des culs-de-sac marins étaient reconnus comme les sites d'infestation actifs. Après quelques années de recherches, les résultats dépassaient les espérances : une régression majeure de la maladie humaine était obtenue grâce à l'application des méthodes et des techniques de "lutte intégrée". Toutefois, la découverte, dans les mangroves à *Pterocarpus*, d'un "réservoir sauvage", le Rat noir, devait mettre en doute la perspective d'une véritable "éradication" : une vigilance à long terme s'imposait.

Yves Golvan avait pris sa retraite depuis dix ans. Il avait continué à fréquenter le laboratoire de Parasitologie du Muséum national d'histoire naturelle, où il retrouvait la chaleureuse amitié de toute une équipe. Ceci, jusqu'à l'apparition des symptômes d'une longue maladie qui le faisait s'éloigner progressivement de la recherche. Nous le regrettons profondément, d'autant qu'après la période du "tout moléculaire", l'écologie parasitaire avait pris un nouvel élan, avec les paradigmes de biodiversité, d'équilibre soutenable, de taxonomie phylogénétique, d'épigénétique, et d'évo-dévo. Nul doute qu'une telle opportunité n'ait réanimé derechef l'esprit naturaliste du professeur Golvan.

En définitive, en évoquant la mémoire de notre brillant compagnon de route, nous prenons conscience du rôle essentiel qu'il a joué dans l'émergence et le développement de la parasitologie contemporaine.

J.A. Rioux et R. Houin